



ABONNEMENTS

LYON
Un an 7 fr.
Six mois 4 "

DÉPARTEMENTS
Un an 9 fr.
Six mois 5 "

ÉTRANGER
Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.



Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS IMPORTANT

Ayant reçu diverses réclamations au sujet d'abonnements contractés chez M. Ledoyen, ex-libraire à Paris, nous rappelons aux intéressés ce que nous n'avons jamais cessé d'imprimer en toutes lettres au frontispice de ce journal :

« L'Administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires, et desservis par ces derniers. »

Les personnes qui auraient des droits à faire valoir sont donc priées de s'adresser à M. Ledoyen, rue de Villiers, 41, aux Ternes, Paris.

E. EDOUX.

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(15^e article. — Voir le dernier N°)

Si au XVII^e et XVIII^e siècle on avait soutenu la supercherie de Socrate à l'endroit de son Esprit familier, au moins au XIX^e on a reconnu généralement sa bonne foi; mais on a voulu le faire passer pour halluciné. Des ignorants aliénistes, race presque toute absurde, qui voient partout la folie et la monomanie, et ne s'aperçoivent pas que les vrais insensés ce sont eux, ont soutenu la démence de Socrate. L'un d'eux, dont nous taïrons le nom, pour lui, a écrit tout un livre pour prouver cette thèse. Ainsi voilà le plus grand moraliste de l'antiquité chez les Grecs, le préparateur inspiré du christianisme chez les gentils, le philosophe qui a été le plus grand défenseur du Dieu unique et suprême, à qui il accorde l'auguste intelligence, la liberté et la conscience la plus haute, le maître du divin Platon, qui n'était plus qu'un homme en *délire*; tandis que pour savoir scientifiquement le rôle et l'état de Socrate, il y avait tout uniment à admettre chez lui la présence sensible à l'oreille des Esprits protecteurs, des anges gardiens. Mais avant de reconnaître la possibilité d'un pareil fait, nos

physiologistes arriérés aimaient mieux jeter aux orties leur bonnet de docteurs. Ce serait le meilleur service qu'ils pussent rendre à l'humanité, entretenue par leur sottise dans l'abrutissement et la plus stupide ignorance. Laissons-les pour ce qu'ils valent dans leur sommeil de plomb.

Les pseudo-chrétiens ont presque tous conclu dans un autre sens, à la nature démoniaque (et ils ne prennent pas cette expression au sens des Grecs, mais au sens satanique) de la voix qui se faisait entendre à Socrate. Nos conclusions sont tout autres: nous pensons non-seulement que c'était l'ange gardien du philosophe, son Esprit protecteur (ce qu'auraient pu logiquement admettre les gens dont nous parlons), mais comme Socrate par ses doctrines, par ses enseignements, avait la fonction de préparer le christianisme chez les Grecs, de former Platon, qui dans plusieurs passages en est l'annonciateur inspiré, nous croyons fermement que ce n'était pas un Esprit ordinaire, mais adapté par son élévation à la grande mission de Socrate; un des Esprits supérieurs, peut-être même purs, peut-être un des grands messagers du Très-Haut, comme plus tard en aura Jeanne d'Arc. Quoi qu'il en soit, la nature de ce Génie ne fait rien aux preuves du spiritisme antique, qui se trouve solidement établi.

Nous allons aborder maintenant la vie d'un philosophe que nous pourrions appeler *le spiritisme en action*, tant ses actes, ses paroles, ses opinions concordent avec la philosophie nouvelle.

Nous puiserons *passim* dans ses biographes, Blaise de Viguère (1), Franck (2), Pierre Leroux (3), Chassang (4). Puis nous ferons suivre cette exposition capitale et complète de nos observations personnelles, dans lesquelles nous relèverons tous les points qui importent à nos doctrines. Nous serons peut-être un peu long, mais l'importance du sujet nous en fait une loi.

Apollonius naquit à Tyane, ville de l'Asie mineure, et métropole de la Cappadoce. Tillemont, Oléarius et d'autres chronologistes placent la date de sa naissance à la même année que celle de Jésus. La vénération du peuple emplit dans la suite cette naissance de récits poétiques et mer-

(1) Vie d'Apollonius de Tyane, 4 v in-12. — (2) Dictionnaire des sciences philosophiques, n° Apollonius. — (3) Encyclopédie nouvelle, 1^{er} vol. — (4) Traduction du livre de Philostrate sur Apollonius.

veilleux, qui tendaient à le montrer comme l'incarnation d'une divinité, ou tout au moins comme une incarnation solaire ou stellaire.

« Sa mère, dit Philostrate, étant enceinte de lui, eut une vision dans laquelle elle vit Protée, dieu d'Égypte, qui, selon Homère, prend différentes figures. Sans s'épouvanter elle lui demanda ce qu'elle mettrait au monde. — Moi, répliqua le dieu. — Et qui êtes-vous? — Protée, dieu d'Égypte... Cette femme, étant près de son terme, rêva qu'elle cueillait des fleurs en se promenant dans un certain pré. Elle s'y rendit; ses suivantes se dispersèrent pour cueillir des fleurs, et elle s'endormit sur le gazon. Les cygnes qui passaient dans la prairie se mirent en cercle autour de la dame endormie, et, battant des ailes, comme ils font d'ordinaire, firent entendre leur voix tous ensemble; pendant ce temps un doux zéphyr rafraîchissait la prairie de son haleine. La dame, s'étant éveillée au chant des cygnes, en éprouva une surprise qui hâta sa délivrance, et elle accoucha en ce lieu. Les habitants du pays dirent qu'au moment où Apollonius naquit, un éclair, qui semblait tomber du ciel en terre, remonta aux régions les plus sublimes de l'air et s'évanouit. »

La famille d'Apollonius était la plus considérée et la plus riche de Tyane. Dès l'âge de quatorze ans, son père l'envoya à Tarse pour y étudier sous le phénicien Euthydème la grammaire et la rhétorique. Apollonius s'attacha à son maître, mais il fut peu satisfait des mœurs de Tarse, qu'il trouva très contraires aux études philosophiques. Il se transporta donc avec son maître à Egès, ville peu éloignée de Tarse. Là il étudia les diverses doctrines des philosophes, mais se prit tout d'abord d'une ardeur étonnante pour la philosophie de Pythagore. Il y avait dans cette ville un certain Euxène qui enseignait cette philosophie, mais sans la suivre. Apollonius après avoir appris de lui tout ce qu'il pouvait en apprendre, résolut, au contraire, de la pratiquer avec austérité. « Cependant, dit Philostrate, il ne cessa pas d'aimer Euxène, et ayant obtenu de son père une maison située dans un faubourg, et ornée de beaux jardins et de fontaines agréables, il dit à son maître, en lui en faisant le don, vivez là suivant votre humeur, pour moi je veux vivre à la pythagoricienne. » Il alla demeurer dans un temple consacré à Esculape, et fameux par les miracles que le dieu de la santé y opérait en faveur des malades. Il s'abstint dès-lors, d'après les institutions de Pythagore, de toute nourriture animale, ne vécut que de fruits et d'herbes, ne but point de vin et ne s'habilla que de toile, évitant de se servir de tout vêtement formé de substances animales. Philostrate rapporte, d'après le livre qu'avait composé Maxime d'Egès sur Apollonius, plusieurs traits de sagesse qui marquèrent le temps de cette retraite et de ce noviciat. On le regardait comme l'homme le plus instruit dans ce qui concernait le culte des dieux, les cérémonies de la religion, le mode des sacrifices; et de toutes parts les villes envoyaient le consulter sur ces objets. Lorsqu'il recevait quelque-une de ces députations, il assemblait les prêtres du temple où il se tenait, les interrogeait modestement sur la décision qu'on lui demandait, et rendait ensuite sa réponse. Toujours cette réponse tendait à rappeler les anciens usages, à proscrire les nouveautés, ou plutôt à réformer le culte et

à le ramener à une sorte de pureté et de simplicité primitives.

(La suite au prochain numéro)

PHILALÈTHÈS

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(14^e article. — Voir le dernier N^o)

Les deux événements merveilleux que nous venons de suivre, l'incendie de Stockholm vu et décrit à cinquante lieues de distance, et l'entrevue cherchée avec M. de Marteville jusque dans l'autre monde, eurent dans tous les pays du Nord un immense retentissement. Il n'y a peut-être jamais eu d'événements de ce genre qui aient fait plus de bruit à la cour de Stockholm et dans le monde diplomatique. Les ambassadeurs se hâtèrent d'en écrire à leurs cours respectives, toutes avides dans ce siècle d'incrédulité de faits aussi étranges. Et si chacun de ces nouvellistes officiels si souvent à sec, mit dans ses missions autant de circonstances remarquables que le ministre de Russie, le comte Ostermann, en sut mettre dans les siennes, on comprend que la légende bientôt ait été riche et belle.

Le comte avait d'ailleurs joué lui-même un rôle dans l'affaire en qualité de confident des embarras de madame de Marteville, et sa relation, quoique plus ample que celle du second mari de cette dame, mérite une singulière et une réelle confiance.

A ce diplomate en succéda un autre, de qui Young-Stilling apprit des circonstances ignorées du mari de madame de Marteville et du comte d'Ostermann. En effet, le célèbre mystique nous apprend (Œuvres complètes, vol. XIII, page 399) ce que jamais personne de Suède n'a dit ni su, c'est-à-dire que Swedenborg, quelques jours après les confidences de madame de Marteville reçues par le ministre russe, fit informer la veuve que son mari viendrait telle nuit, à minuit, lui indiquer l'endroit où il avait mis la quittance. Young ajoute qu'elle se résigna à soutenir cette redoutable entrevue sans l'assistance de sa femme de chambre, et que le défunt tint la parole donnée à Swedenborg.

L'éminent philosophe du grand siècle qui nous a formés, Kant, à qui un ensemble de phénomènes pareils à ceux qui se produisaient dans la vie du voyant de Stockholm ne pouvait échapper, discuta d'abord le fait de la quittance, comme il discuta celui de l'incendie, d'après le dire général qui circulait dans le Nord, dans son traité des *Rêves d'un visionnaire*. Il le reprit ensuite, après enquête, dans sa lettre à mademoiselle Charlotte de Knobloch, et par la manière dont il finit par en parler il lui donna un retentissement et une consistance que jamais ne lui eussent donnés les poètes et les diplomates seuls.

Aucune des grandes voix de la renommée ne fit donc défaut à la gloire de Swedenborg, la philosophie pas plus que la poésie et la diplomatie; et s'il tenait à voir son nom répété par tous les échos de la loquace divinité, il pouvait être satisfait.

Mais tout ce bruit pour un incendie qu'il avait décrit et pour une quittance trouvée à la suite d'un rêve de madame de Marteville, ou pour une entrevue qu'il avait manqué d'avoir avec son mari, le laissait assez indifférent. Il avait eu depuis seize ans bien des entrevues avec des trépassés, de plus intéressantes cent fois que les deux mots échangés avec l'ancien ministre de Hollande à Stockholm, et dont personne n'avait parlé, le tout s'étant passé entre lui et ses interlocuteurs de l'autre monde. C'est à ces entrevues si instructives pour lui et dont sont pleins son *Diarium et ses Adversaria* gardés par devers lui de son vivant, qu'il attachait du prix, ce n'est pas à ces faits extérieurs et vul-

gaires qui étonnaient le monde. Là, dans son commerce avec les Esprits et les anges, il y avait de quoi faire sa principale préoccupation. Cette communion avec le ciel devait même, disait-il, le dispenser des pratiques du culte et de la participation aux sacrements de l'Église terrestre. Sa grande affaire, sa mission unique dans ce monde, c'était la propagation de la vraie doctrine des Saintes Écritures prises en leur sens spirituel.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

EXPOSÉ CRITIQUE DU FUSIONISME.

Le spiritisme, se prêtant, par son élasticité, à la réalisation de tout progrès, il est de sa compétence de synthétiser toutes les théories métaphysiques.

La doctrine fusionnienne offre de nombreux points de repère avec la nôtre ; elle l'était dans une direction, sinon identique, du moins parallèle ; et, si elle en diffère par quelques vues essentielles, nous espérons démontrer que c'est à son propre détriment.

Les partisans de M. Louis de Turreil n'ont encore publié de ses œuvres posthumes que la « première initiation, ayant pour « objet de constituer l'homme dans la vie par la connaissance « de Dieu, de soi-même et du monde universel. » La carrière, comme l'on voit, est des plus vastes, et donne accès aux questions de l'ordre le plus élevé.

Par cela même, elle ne devient accessible qu'à un nombre assez restreint d'intelligences, à qui ces questions sont familières. Le titre de RELIGION UNIVERSELLE, dont se décore la doctrine fusionnienne ne saurait servir à la vulgariser. La religion, en effet, est, pour les masses, quelque chose de pratique et de sensible. Le seul raisonnement, quelle qu'en soit la rigueur logique, ne constitua jamais une religion : il n'est qu'un arsenal à l'usage des métaphysiciens. Une religion doit saisir le cœur humain par le sentiment et par l'étreinte de la foi qui conduit notre conviction au-delà des limites où le raisonnement humain s'arrête ; c'est ce qui en fait le caractère divin. Christ est un arbre de vie : Thomas d'Aquin n'est qu'une batterie de canons.

De Turreil est un logicien de mérite supérieur ; il serre les conséquences avec un enchaînement admirable : c'est, comme il le dit, une théorie génératrice qu'il révèle ; mais cela ne suffit point pour établir un culte actuel quelconque, en dehors du sanctuaire de quelques disciples élus.

Rendons toutefois un éclatant hommage à ce penseur consciencieux, consumant une existence entière à la recherche du vrai, dans l'unique but du perfectionnement de l'homme. Que les génies de cette trempe sont rares ! et avec quel recueillement on doit méditer leurs déductions profondes !

Nous ne nous dissimulons point l'immense difficulté que présente à notre faiblesse la critique impartiale et fidèle d'un travail où la plus sévère dialectique s'unit à la concision. Le Fusionisme s'affirmant comme le dernier et suprême épanouissement de la synthèse religieuse, n'est guère disposé à reconnaître une doctrine synthétique encore plus épanouie que la sienne. Nous allons pourtant essayer de compléter, à l'aide du Fusionisme, les principes par nous précédemment émis dans les colonnes de la *Vérité*, lors de la publication l'A, B, C, non sans l'espoir de concourir ainsi au complément du Fusionisme lui-même. Nous partirons du terrain commun ; et si, chemin faisant, il surgit entre nous des divergences, nous les signalerons et les discuterons avec toute l'aménité et la courtoisie que se doivent des chercheurs d'or, frères et non rivaux.

Nous présenterons d'abord une analyse succincte des bases de la doctrine.

Nous examinerons ensuite : la théorie fusionnienne de Dieu, substance unique, et de ses attributs ;

La théorie de l'homme, de son origine et de sa fin ;

L'application de cette théorie au progrès humanitaire.

Enfin de cet exposé nous tirerons nos propres conclusions.

C'est donc une appréciation générale que nous nous proposons de faire sur la doctrine fusionnienne, et non un méticuleux commentaire sur chaque article de son catéchisme.

I.

Le Fusionisme est : « l'Esprit de vérité venant réaliser la vraie « Religion catholique ou universelle, la Religion complète et définitive, désignée sous le nom de règne de Dieu. » C'est la loi de FUSION composée de l'ÉMANATION, l'ABSORPTION et l'ASSIMILATION.

L'ÉMANATION, en vertu de laquelle chaque être se projette au dehors, s'épand, se communique, s'agrandit ; c'est la force expansive et centrifuge qui tend à faire de tous les êtres un seul être, de toutes les individualités une seule individualité, de toutes les consciences une seule conscience. C'est la propriété qu'à la substance de rayonner en tous sens, indéfiniment, dans tous les points de l'immensité, de dedans en dehors, du centre à la circonférence, pour que chaque point devienne immense à son tour, et constitue l'unité universelle.

Le rayonnement du calorique et de la lumière, le parfum des fleurs, les émanations et déperditions du corps animal en sont des exemples. Par l'Émanation, chaque individu arrive à être *présent* partout à la fois, comme les cercles que l'on produit en lançant des cailloux dans un bassin d'eau vont, se pénétrant et s'agrandissant tous jusqu'aux bords.

L'ABSORPTION, en vertu de laquelle, au contraire, chaque être se concentre, se resserre, s'isole, se rapetisse ; c'est la force attractive et centripète, qui tend à faire, de l'Être universel, une multitude d'êtres : d'une seule individualité, une multitude d'individualités ; d'une seule conscience, une multitude de centres conscients. C'est la propriété qu'à la substance de se resserrer *infiniment* sur elle-même, de tous les points de l'étendue, de dehors en dedans, de la circonférence au centre, pour que chaque point devienne centre à son tour, et constitue chaque unité particulière. On en a des exemples dans l'imbibition, la respiration, le flair, l'audition, la vue.

Enfin, l'ASSIMILATION, conséquence de la dualité précédente, est la participation progressive de tous les êtres à la même vie, à la même conscience. C'est l'hymen forcé du principe actif ou mâle, qui va à l'unité, avec le principe passif ou femelle qui maintient l'individualité. De la sorte tous les êtres sont destinés à se posséder chacun dans tous et tous dans chacun, pour ne former qu'une multiplicité solidaire, par la loi de fusion, qui ramène la manifestation à la substance, grâce au progrès universel et indéfini de chaque individualité. Chaque être s'agrandit ainsi par une conscience de plus en plus vaste, jusqu'à se sentir à la fois et en même temps *lui et tous les autres*.

Cette pénétration successive générale constitue la loi de fusion. De là le nom de Religion Fusionnienne.

Cette Religion, selon de Turreil, est complète et définitive, puisqu'elle conduit à l'éternel et à l'universel ; et, qu'en réalisant, dans l'ensemble des êtres, l'Être suprême complet et parfait, elle réalise tous les progrès, toutes les aspirations et toutes les félicités possibles. Il en doit résulter, dans la série infinie des temps, une tendance sans fin de la part de l'homme, à se constituer dans la *plénitude* de lui-même, à mesure qu'il effectue une évolution de plus en plus haute de sa destinée.

C'est la loi de solidarité, conséquence de la loi permanente de fusion, qui unit les hommes entre eux, les développe les uns par les autres, les rend responsables chacun de tous, et tous

de chacun. Toute société non solidaire n'est qu'une agglomération d'individus et d'intérêts, d'autant plus discordants avec la destinée que l'égoïsme est plus général.

Tous les êtres, comme destinée commune, doivent réaliser l'*androgynie universel*, par la fusion coordonnée à l'infini de tous les êtres particuliers en une seule vie consciente universelle, reflet de l'unité divine, éternellement inaccessible à chaque être individuel, quoiqu'il y tende et s'en rapproche éternellement.

La destinée de l'homme en ce monde est la réalisation de l'être collectif *humanitaire*, sans absorption de l'individualité, puisque la collection suppose, au contraire, l'individu et qu'elle en est l'affirmation *absolue*. C'est bien plutôt l'individualité *actuelle* qui serait l'effacement des individus se niant, s'opprimant et se détruisant les uns les autres. Dans l'individualité *humanitaire*, chacun se sentira, se saura et se verra dans tous, et regardera l'humanité comme lui-même.

Aucune organisation sociale jusqu'ici n'a rempli ces conditions : néanmoins toute société n'existe qu'en se rapprochant de ce type. Pour réaliser son bonheur, la société doit préalablement s'en former une notion exacte ; or, ni le sentiment, ni l'intérêt matériel, ni le milieu social, ni la législation politique, ni même la morale naturelle ne peuvent, à part de la religion, donner cette notion complète.

1° Le sentiment *passif* et *aveugle* constate seulement notre manière d'être personnelle *actuelle* ; il n'en raisonne point la valeur ; il est proportionnel à nos lumières, et variable, non seulement pour le même objet chez les divers individus, mais en différents temps ou situations chez le même homme. Or le vrai bonheur étant notre but suprême, s'il n'était point le même pour tous, chaque individu poursuivrait alors un but différent, ce qui introduirait dans la société l'antagonisme au lieu de l'accord.

2° L'intérêt matériel, loin de rapprocher les hommes, les divise ; car il dérive des besoins physiques variables et différents pour chacun.

3° Le milieu social, dans lequel on respire, a certainement une grande influence sur les opinions et les mœurs ; mais n'y a-t-il point une pétition de principe à vouloir améliorer l'individu par l'ensemble, tandis que l'ensemble ne s'améliore lui-même que par le progrès de l'individu ? Toute réforme, qui n'aurait pas l'assentiment individuel, ne ferait qu'engendrer les divisions, les guerres ; que si elle est la réalisation des désirs individuels, c'est donc le milieu social qui est façonné par la réforme individuelle.

4° La législation est également impuissante à réaliser l'unité *humanitaire*. Elle n'apporte en effet aucune solution sur l'origine et la destinée de l'homme ; par conséquent aucune donnée incontestable sur la notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste. L'ordre qu'elle établirait uniquement par la force, ne serait qu'un ordre factice, oppresseur et instable. Toute morale officielle n'aurait, du reste, aucune prise sur le for intérieur, et ne pourrait conduire les hommes à une harmonie véritable.

5° La morale naturelle elle-même reste insuffisante sans la religion qui la formule ; car, quoique le sentiment de justice soit inné dans l'homme, s'il restait réduit à lui-même dans sa vague généralité, il ne suffirait pas à établir l'union pratique dans les relations sociales ; la sanction formulée de chaque pensée, de chaque acte lui manquerait.

La religion seule sanctionne et dirige la loi morale, et lui fournit le principe d'union que vainement on chercherait ailleurs. En dehors de la religion, c'est-à-dire, en dehors de Dieu, il n'y a que l'homme qui, logiquement, ne doit reconnaître l'autorité *absolue* d'aucun homme. Dès qu'il n'y a point de religion, il n'y

a qu'une vie limitée entre le berceau et la tombe ; chaque individu est autorisé à chercher son bonheur indépendamment du bonheur d'autrui. Sans *législation divine*, toute prescription est nécessairement *humaine*, et ce qu'un homme trouve *bien*, un autre peut le trouver *mal*. Le mot *devoir* devient synonyme d'*intérêt*. Pour pratiquer le bien, il faut savoir en quoi il consiste ; et la religion seule a mission de le déterminer.

Quoique les religions soient dissemblables, elles ne sont rien moins que contradictoires. Chacune d'elles contient une certaine dose de la vérité, mais non la vérité complète et définitive ; chacune d'elles n'est que préparatoire au Fusionisme qui seul contient la vérité universelle, conforme en tout à la nature et à la destinée de l'homme. Dans toute religion, fragment plus ou moins avancé du Fusionisme, le dogme correspond à la science ; la morale correspond à l'art, et le culte à l'industrie. La religion a pour principe, Dieu ; pour fin, le parfait achèvement de l'homme ; pour moyen, la loi d'amour ou de fusion. C'est la *SYNTHESE UNIVERSELLE*, associant Dieu, l'homme et le monde universel dans une vaste unité.

Tel est le résumé textuel et le prodrôme général du système. Il est séduisant, il faut le dire, dans cette généralité.

Voyons si, dans ses développements, il résistera à l'accusation de s'en tenir trop souvent à la logique *formelle*, en dehors et à côté de la réalité.

(Sera continué.)

HILAIRE CHOUVY.

Voici ce que nous lisons dans le *Progrès* du 20 novembre :

On nous adresse la lettre suivante, à laquelle nous donnons place volontiers, laissant nos lecteurs juges sur les affirmations des signataires :

Lyon, 18 novembre.

Dans le *Progrès* du 26 octobre, qu'on nous communique aujourd'hui seulement, nous trouvons les lignes suivantes, empruntées à M. Richard, de l'*Époque* :

« Un grand amateur du spiritisme, qui dans le monde des lettres passe même pour un initié, me disait un jour : « Si jamais les spirites répondaient à vos articles ou cherchaient à entrer en discussion, demandez-leur donc pourquoi ils font payer les spectateurs de leurs séances particulières, et pourquoi aussi ils font payer leurs consultations, la crainte de la police les fera rentrer sous terre. »

« Je crois que les spirites ne répondront jamais aux gens vigoureux, qui jouissent de toutes leurs facultés ; mais si j'avais une femme, un ami, un enfant, qu'on entraîna dans les antres spirites, je veillerais. Le spiritisme est un manteau sous lequel sabritent les captations, l'adultère, les détournements de mineurs et de mineurs. »

Pour aussi vigoureux que soit M. J. Richard, pour aussi complètes que soient ses facultés, nous ne craignons pas de lui répondre et de lui dire :

Depuis longtemps que des *antres* spirites sont ouverts chez nous, depuis longtemps que nous nous dévouons à la propagation comme au soutien de l'idée spiritualiste, nous affirmons :

1° Que jamais personne n'a payé un centime, soit en entrant dans nos *antres*, soit en sortant de nos *antres* ;

2° Que les *captations*, *l'adultère*, les *détournements de mineurs et de mineurs* n'ont jamais fait mine de vouloir frapper à nos portes.

3° Que, par contre, la douleur, la misère sont venues souvent nous visiter et qu'elles ne sont jamais sorties sans emporter espoir ou consolation, soulagement ou modeste obole.

Il existe à Lyon une dizaine de sociétés spirites et des milliers d'adeptes qui pourraient faire pour leur propre compte la même déclaration.

Et nous mettons au défi les hommes les plus vigoureux de France et de Navarre, sans oublier M. J. Richard et toutes ses facultés, nous les mettons au défi de nous convaincre d'imposture.

Espérant que vous voudrez bien insérer notre réponse dans un des prochains numéros du *Progrès*,

Nous avons l'honneur, etc.

ROUSSER (André), rue Rabelais, 92, chef de groupe.

DÉPRÈLE, cours Charlemagne, 1, chef de groupe.

LAIDEVANT, rue Faubecour, 33, chef de groupe.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.